

Éditorial

Plaidoyer pour notre pataouète

« Je me les sers moi-même
avec assez de verve,
Mais je ne permets pas qu'un
autre me les serve. »

Cyrano de Bergerac

« Que des bosses de rir',
le monde on se tapait. »

Louis Lafourcade

NDLR. Dans nos derniers numéros, nous avons accepté la publication de la saga de l'eau douce à Oran et les aventures tragicomiques d'un maire plutôt « pittoresque », l'Abbé Lambert; tout cela écrit dans une langue héritée du célèbre Patio à Angustia de Gilbert Espinal: le semi-pataouète de la Calère et autres lieux populaires oranais et oranais. Cette initiative n'a pas manqué de susciter quelques réflexions quant à la vulgarité du langage employé, susceptible de laisser une impression déplorable sur la médiocrité intellectuelle du petit peuple Pied-Noir... Ce qui explique la nécessité de reprendre une mise au point déjà servie il y a quelques années par notre éditorial (bis repetita placent)

Que notre lecteur puriste, l'esprit policé par de délicates humanités gréco-latines, ou bien par une culture enrichie de quotidiennes « Questions pour un champion », ne se sente ni incommodé ni choqué par le vocabulaire de certains articles de *L'Écho de l'Oranie*.

Mais, surtout, oui surtout, qu'il ne se sente nullement autorisé à tirer des conclusions hâtives – et forcément erronées – sur un quelconque état de médiocrité intellectuelle du petit peuple pied-noir... ce petit peuple fait de pêcheurs, de dockers, d'ouvriers, d'artisans, d'employés, de routiers et de cheminots, de fonctionnaires, de modestes retraités, d'humbles travailleurs de la terre – car tous n'étaient pas les riches colons d'une certaine légende –, débarqués de tous les rivages de la

Méditerranée, soucieux d'intégration, dans le respect des lois de la France, et dont le problème vital fut trop souvent ce « pain de chaque jour » qui ne leur était pas toujours donné... ce petit peuple, enfin, qu'un discours « politiquement correct » a trop souvent, trop facilement et trop bêtement assimilé à un peuple d'exploiteurs venus faire « suer le burnous ».

Certes, les Français d'Algérie, les « Pieds-Noirs » comme on se plaît à les appeler maintenant, ont pu commettre des erreurs, dont l'une des principales aura été d'ignorer, à quelques exceptions près, le peuple algérien qui vivait à ses côtés, de méconnaître sa culture et ses coutumes. Les deux communautés s'étaient d'ailleurs jalousement et réciproquement cloisonnées. Les plus ouverts des Européens étaient prêts à faire des musulmans, des « frères », mais comme l'a souligné un humoriste parmi eux : « jamais des beaux-frères »... Quant aux Algériens, ils bornaient aux seules relations professionnelles leurs contacts avec les Roumis.

Qu'importe, maintenant! « Li fet met » affirment les Arabes, « ce qui est passé est mort ». Mais, ce qui n'est pas mort encore, ce qu'aucun « désaccord » d'Évian, aucun référendum tenu hors de leur suffrage, aucun arrachement à la terre natale n'a pu leur ravir, c'est cet univers de souvenirs, cette pyramide d'anecdotes, ce trésor de leur passé, qu'ils emporteront dans la tombe.

Plus de soixante ans après l'abandon d'une terre bien-aimée, malgré les peines, les rancœurs et les calomnies dont ils ont été et sont encore victimes, les Pieds-Noirs se sont réellement « rapatriés » dans cette terre virtuelle des souvenirs, que leur offre *L'Écho de l'Oranie* et qui les accueille tous les jours et en toutes circonstances, dans les minutes d'allégresse, comme dans les heures de tristesse. Ils se sont réfugiés dans cette forteresse

des souvenirs, des joies et des chagrins partagés, que seule la grande faucheuse finira par démanteler, raser et engloutir. Et l'une des clés qui permet d'ouvrir et de fermer cette citadelle de la mémoire, c'est justement la langue que les Pieds-Noirs se sont forgée, cette langue qui, malgré ou à cause de sa verve spontanée, de la saveur de ses métaphores, des intonations incomparables de son accent, continue à être l'objet de moqueries de la part de ces humoristes qui se livrent à des imitations grossières, faute de pouvoir renouveler le sel et la grâce qui transparaissent dans chacune de ses trouvailles.

Que ce soit dans la gouaille des Bônois, dans le « pataouète » classique des Algérois ou le « jaleo » linguistique des Oranais, qu'importe la syntaxe qu'elle a pu adopter (ou « la syntaxe à la valeur ajoutée » aurait même dit Roland Bacri), qu'importe l'incorrection de ses négations – d'ailleurs, quel besoin de nier, quand la vie du Pied-Noir, chez lui, était une affirmation face au monde –, qu'importe son refus permanent du subjonctif – n'est-ce pas en philologie, le mode des hypothèses, de ce qui ne s'est pas ou de ce qui ne peut plus se réaliser? – et sur ce point, les Pieds-Noirs ont été servis.

Dans sa générosité, cette langue, parce qu'elle a consenti pour elle-même une surcharge caricaturale qui peut fatiguer, voire indisposer certains délicats, a accueilli indistinctement, avec la même chaleur et le même respect de la différence, en les moulant dans un même creuset, des exclamations maltaises, des imprécations italiennes ou napolitaines, des jurons espagnols, des expressions juives et des tournures arabes et elle en a fait ce parler pied-noir devenu l'objet de thèses savantes, comme « Le Français d'Afrique du Nord » de Lanly ou d'évocations savoureuses comme dans « Le Patio à Angustia » de Gilbert Espinal.

Redisons-le, ce parler pied-noir pourra paraître, à quelques esprits chagrins, un tantinet vulgaire. Il n'en a cure. Il sait bien, lui, qu'il a deux visages distincts et qu'il peut se reconnaître aussi bien dans les tirades de «La Parodie du Cid», d'Edmond Brua que dans les pages de «La Peste» ou de «L'Étranger» d'Albert Camus, dans les «Salaouetches» de Paul Achard comme dans «Les Hauteurs de la Ville», d'Emmanuel Roblès, dans les «Harmonies Bônoises» de Louis Lafourcade comme dans les «Poèmes» de Gabriel Audisio, dans les séquences de «La Famille Hernandez» comme dans les scènes de «Caligula» ou de «Montserrat».

Aucun de leurs auteurs, n'a dissimulé le plaisir qu'il prenait à utiliser

ce langage qui fleurait bon la «Pied-Noirie». Cela ne les a nullement empêché d'écrire des pages qui appartiennent au patrimoine de la littérature nationale et internationale, jusqu'à mériter pour l'un d'entre eux, le Prix Nobel. Quand on a vibré à la poésie des «Noces à Tipasa», et suffisamment vécu au bord de nos plages, pour reconnaître «l'étreinte où soupirent lèvres à lèvres depuis si longtemps la terre et la mer», quand on a retrouvé dans «Saison violente» l'atmosphère des ruelles escarpées du vieil Oran, quand on a senti dans le souffle du «Vent à Djemila» cette «grande confusion du vent et du soleil qui mêle aux ruines, la lumière»... alors, «quelque chose se forge qui donne à l'homme la mesure de son identité».

C'est cette identité que le lecteur Pied-Noir pourra retrouver en parcourant des pages où s'exprime le petit peuple de son pays natal; c'est encore cette identité, inconnue pour lui, que le lecteur cultivé pourra entrevoir, en prêtant attention aux lignes où s'impriment les derniers échos d'un peuple en voie d'extinction...

Le Pied-Noir a donc sa langue propre et il l'a toujours utilisée pour répondre par un éclat de rire irrépressible à la mesquine ingratitude de l'Histoire.

L'Écho de l'Oranie

«Pendant la Bataille», in «Harmonies bônoises, Recueil de Poèmes méditerranéens», Louis Lafourcade, Ed. Bacconnier, Alger

À propos de notre couverture

La couverture du présent numéro est l'œuvre de Fernand Belmonte (1887-1981). Le tableau, intitulé *Environs d'Oran*, a été peint à partir du cimetière musulman du Chemin des Gamrahs. Ce chemin escarpé qui part du ravin Raz-el-Aïn, en face des lavoirs municipaux, passe devant l'école Paul Doumer, construite en 1930, et aboutit après une montée sévère au centre de sports et loisirs appelé «La Palestre». Au premier plan, dans le coin inférieur droit, on peut voir une musulmane agenouillée devant une tombe.

Les pins sylvestres ou maritimes qui figurent également au premier plan font partie des arbres que le général De Létang fit planter pour recouvrir la nudité des plaques argileuses de ce coin de la montagne oranaise. Ces plantations aboutirent à la création de la «Forêt des Planteurs» entourant la source-fontaine de l'Hôtel du Belvédère. Les plaques argileuses apparaissent encore dans le tableau, alors que le pied du Murdjadjo, au-dessus du Jardin Welsford et des Bas-Quartiers de la vieille ville d'Oran était de terre rouge. À gauche, on peut distinguer des «jaïmas»,

aux toiles multicolores, guitounes de nomades qui transitaient autrefois par Oran avec leurs dromadaires et faisaient le plein d'eau et de provisions avant de s'enfoncer dans les terres de l'intérieur.

Le fond du tableau où la tonalité bleue, plus picturale et poétique, domine, représente le relief oranais, très stylisé. La ligne horizontale qui part de la gauche est la Mesa des Espagnols, pour nous le plateau de Sidi El Houari. La coulée blanche verticale qui apparaît dans la fourche d'un pin, correspond aux éboulis de pierres, provoqués par les Espagnols qui voulaient couper en le creusant de façon infranchissable le chemin menant trop facilement du plateau au fort de Santa Cruz, ceci afin d'éviter les attaques surprises de la part des Turcs...



Ensuite se dresse le Murdjadjo, couronné par le fort. Le peintre lui a donné une forme plus aiguë que nature pour en accentuer poétiquement le dynamisme. On peut y apercevoir la tache blanche de la première petite chapelle de Santa-Cruz. Le petit triangle après la découpe du fort, est la partie visible d'un plateau appelé «Bel-Horizon». Enfin, la ligne du relief suivant dominait Sainte Clotilde et la rade de Mers-el-Kébir. L'ensemble est une réussite de composition et de luminosité.

Nous adressons tous nos remerciements à M. Michel Grappin et à Mme Marina Domini, du pôle muséal du CDHA, qui nous ont adressé cette œuvre.